

## **A Forest - Atelier de création en Haute-Marne du 16 au 20 mars 2015**

à

**Lydie Jean-Dit-Pannel, Lionel Thenadey, Jean-Christophe Desnoux, Julie Betems, Justine Caillaud, Miléna Cortet, Roxane Dasseux, Lucie Douriaud, Nicolas Graff, Coline Jourdan, Pierre Larive, Maxime Velé.**

Les arbres poussent à la même place toute leur vie.

Dans le film d'Akira Kurosawa, *Le Château de l'Araignée*, la forêt avance comme une armée en marche. Un génie l'avait prédit par énigme. Elle prend d'assaut la forteresse d'un général meurtrier qui se croit invincible après avoir usurpé le pouvoir de son seigneur et d'un autre guerrier, en référence au *Macbeth* de Shakespeare. La vengeance lui décoche une volée de flèches. Derrière chaque arbre un archer, chaque frondaison un carquois. Entre feuillage et empennage, l'attaque et sa victoire émergent de la brume, mouvements inoubliables en noir et blanc, aussi souples que l'encre et les perspectives qu'elle creuse dans les estampes japonaises. Le cinéaste travaille ses plans avec la conscience de leur profondeur et de leurs bords ; l'atelier peut commencer.

Avec neuf étudiants en arts visuels et trois artistes enseignants, la forêt de Rouvres en est le lieu choisi.

### **De la forêt amazonienne à celle de Rouvres**

Comprendre à travers le livre de Pierre Descola, *La Composition des mondes*<sup>1</sup>, que la forêt amazonienne n'est plus une forêt primaire, intouchée, mais une étendue transformée par l'activité horticole des indiens Ashuars (à moins de remonter au-delà de 8 000 ans, et encore), m'aide à entrer dans la forêt qui longe la vallée de l'Aube. Elle aussi est le résultat d'une vitalité conjuguée de la nature et de l'homme sans qu'il soit possible de les opposer. Voilà donc un espace où les humains, la flore et la faune se développent ensemble, une réciprocité et non pas une civilisation en face d'une sauvagerie. La forêt n'est pas ce qu'on croit<sup>2</sup>.

Diverses ressources et activités composent ce territoire dont rendent témoignage un forestier, un apiculteur, un passionné des elfes et des lutins, un directeur de centre d'art, un artiste, un forgeron, un collectionneur de trophées de chasse. Tâcher d'y activer l'idée de voir, de comprendre les lieux, transforme le projet de chaque étudiant en exercice de connaissance et de discernement de ce qui le concerne. Grâce aux partages, à la relance des questions, aux effets constructifs de la recherche, il est possible de troquer des croyances contre des réalités.

### **Forêt environnante**

Maintenant que je suis revenue, il me semble que la forêt, je ne l'ai pas assez contemplée, que je ne me suis pas assez imprégnée de ses couleurs de mars, de ses profils dans la lumière neuve quand se déplacent insensiblement les ombres. C'est grâce à des vidéos accélérées que j'ai mieux vu ce que deviennent les taches de soleil sur les troncs si le regard manque de finesse pour les constater<sup>3</sup>. Quant aux températures sous le couvert des arbres, je ne me les rappelle pas exactement, sauf à revoir les vêtements que nous portions. Je me souviens surtout qu'il faisait très beau et que nous étions heureux.

Marcher, connaître et savourer vont ensemble. Dans les pas de Jean-Michel Cavin, maire d'Aubepierre et conducteur de travaux de droit privé à l'Office national des Forêts, apparaissent pour la première fois les fleurs mâle et femelle du noisetier, les chatons rouges du saule marsault. Le massif forestier avec son étagement s'organise suivant ses paroles, et les chênes, les hêtres et les feuillus précieux qui le composent (érables champêtres, érables sycomores et merisiers), ainsi qu'un peu de résineux et d'autres essences, comme les charmes en sous étage, se reconnaissent à l'appel de leurs noms et forment un peuplement. Nous les considérons, avec le plaisir de n'être pas seulement devant mais avec et entourés. Ils ont germé quand nous n'en savions rien. Leur temps n'est pas le nôtre. Les arbres les plus hauts atteignent trente-cinq mètres, les arbres au sol dépérissants abritent des lichens, des larves et des insectes. Et cette forêt dont il explique la croissance, les stades de la glandée, du mûrissement puis de la coupe, et qu'il a lui-même plantée, élaguée, coupée et dont il conduit aujourd'hui les travaux, vient aussi se planter dans notre âme, vive et régénérée. Elle s'épanouit au bord des sources, l'eau ruisselle sous son ombrage, baigne au passage des pieds de menthe et dévale dans la cascade d'Étufs, limpide et bleu turquoise<sup>4</sup>.

Les tempêtes y ont fait leurs ravages comme ailleurs.

À Ercé en Ariège, le vent dans la nuit du 4 au 5 mai 2015, avec ses rafales de 70 à 100 km/heure et ses coups de butoir dans la porte, ont réveillé ma peur que quelque chose ne s'arrache en un instant. Sous la pression de l'air, les brèches comme les obstacles sont écartés. Le moindre objet soulevé devient un projectile. La force des bourrasques laisse prévoir des fracas qu'il est étonnant de ne pas constater au matin. L'inverse est également vrai : découvrir une désolation sans nom, les troncs des arbres arrachés ou vrillés sur eux-mêmes comme des torchons que le vent a essorés.

Christian Signol parle des tempêtes de 1984 et de décembre 1999 dans son roman *Au cœur des forêts*<sup>5</sup>. J'y découvre les mots "grumes", "volis", et y retrouve le vocabulaire entendu de la bouche de Jean-Michel Cavin. Surtout les noms des arbres que je vois écrits, en particulier le chêne sessile (à qui j'attribuais tout d'abord en l'écoutant un nom de femme), meilleur que le chêne pédonculé pour résister à la sécheresse avec le réchauffement climatique. J'extrais l'information selon laquelle il fut décidé à Anglémont de planter des épicéas plutôt que des chênes en raison de leur croissance rapide. Si bien qu'il suffisait de 60 ans pour une coupe au lieu de 100. Les tempêtes ont montré que c'était un mauvais choix, les arbres n'ont pas de racines. Ce livre raconte le dur travail du forestier. Tandis qu'il plante et parle à sa petite fille malade, l'affection revient et avec elle la guérison. Le roman formule pour moi ces impressions sans mots que procure la forêt à une citadine, en évoquant des odeurs inoubliables, la teinte du fût des arbres, le fait qu'ils murmurent et soupirent.

## **Forêt Parc national**

Le domaine de l'environnement prévoit le classement de 2 % du territoire français en parc national. 240 000 hectares entre le nord de la Côte d'Or et le sud de la Haute-Marne ont été retenus en 2008 et formeraient cette zone protégée, dont une réserve intégrale de 3 000 hectares – un carré d'un seul tenant sans route et sans infrastructure lourde pour laisser faire entièrement la nature. Benoît Heitz, alsacien de tempérament et psychanalyste à la retraite, contribue avec beaucoup d'autres à la rédaction de la charte de ce parc qui serait le premier consacré à des feuillus en plaine et le onzième à l'échelon français. Qu'on soit pour ou contre, il constitue un "chez nous" qui, par ses exigences et ses qualités, recouvre l'existence d'un certain nombre de villages. Les 101 ou 102 habitants de Rouvres, quelles que soient leurs idées à ce propos, sont concernés.

Quand nous sommes arrivés à Arbot, c'est l'une des premières choses que nous avons vues dans le paysage, sans la comprendre : une construction de meules de foin, avec les chiffres « 52 » écrits en

grand et une pancarte avec un « non » en majuscules. Ce projet de parc national revient souvent dans le débat. C'est l'un des horizons de 2017 ou 2018 avec des enjeux forts de protection, de tourisme, de patrimoine et d'identité locale.

## Forêt ressources

Les vastes étendues à Rouvres (1 136 hectares) ou Aubepierre (1 468 hectares) créent une économie. Elles procurent des revenus, notamment le foncier, l'exploitation forestière avec l'obligation de penser la rotation des arbres, la destination des essences pour la combustion, le bois de charpente, les meubles ou le papier.

Rémi Caritey, en introduisant son métier de grimpeur récolteur de semences dans *Les Vertiges de la forêt*<sup>6</sup>, écrit ce que représente l'escalade pour se hisser au faîte des pins, et sur cette "nage" qui est la sienne lorsqu'il va de cime en cime pour aller chercher de nouvelles graines<sup>7</sup>.

Et d'ajouter la valeur de la chasse. Parmi les délices de la sylviculture, les données financières révèlent une réalité qui n'est pas seulement ligneuse et ramifiée.

Autrefois la vallée de l'Aube était un paysage de minerais de fer. Des maîtres de forges étaient installés dans les coteaux avec des machines à vapeur que la forêt alimentait. Puis le bûcheronnage et les scieries ont été les principales sources d'emploi après les aciéries. Pierre Bongiovanni a donné un nom au Centre d'Art Discret d'Aubepierre – La Maison Laurentine – en hommage à la famille des Laurent qui était le principal employeur du village. Après la guerre, des Immigrés italiens, ukrainiens, hollandais, espagnols ou roumains sont venus pour le travail et sont restés.

Un forgeron, Thierry Douard, habite à Rouvres. Dans ses mains sont ciselées des lames de coutelas en damas qui équivalent à des œuvres d'art. Le tableau de Louis Le Nain, *La Forge*, conservé au Louvre, peut donner une idée de l'incandescence voulue par ces ouvrages et de l'éclat qui les accompagne. Et si le rez-de-chaussée de sa maison n'est pas la forge peinte, pas plus que l'ancre proprement dite pour battre le métal, le clair-obscur du tableau donne une idée de l'atmosphère qui régnait dans la cuisine sous la lampe, quand nous étions devant des armes en acier gainées de cuir dignes du Seigneur des Anneaux. Nos yeux étaient agrandis de la même façon, le silence en moins.

À Dancevoir, dans la ferme de ses parents et grands-parents qu'André Mitaut a reprise, une menuiserie et une miellerie fonctionnent encore à l'étage. Sur les murs de celle-ci, sont restées inscrites au crayon les récoltes de son père : 1 039 kg de miel en 1992 avec un nombre décroissant jusqu'à 270 en 1997, puis une hausse et des quantités très variables, aux alentours de 200 kg ou moins pour les années 2005 à 2008. Je crois que c'est vraiment la preuve que les abeilles sont en voie de disparition et qu'il faudra bientôt les remplacer par des "bourdons modifiés", comme me l'a dit un apiculteur ardéchois. C'est vrai, cependant cette faiblesse de la production dépend aussi du nombre de ruches qui sont passées de 30 à 8. Pas facile de bien voir, de bien lire et de mesurer les nombreuses causes qui menacent ces insectes pollinisateurs depuis plus de trente ans<sup>8</sup>. Le miel d'été que nous goûtons au petit-déjeuner est un nectar.

La location des terrains pour la chasse peut rapporter environ 60 000 € par an pour le massif d'Aubepierre. Les bracelets de gibier sont aussi des taxes que Jean-Michel Cavin liste pour nous : 90 € un sanglier, 250 € une biche, 450 € un cerf de récolte, 25 € un chevreuil. La chasse a des règles et une éthique ; il nous faut aussi découvrir qu'elle est nécessaire. Sans elle, il n'y aurait plus de forêt, plus de cultures céréalières, faute de pouvoir réguler la prolifération des animaux qui n'ont plus aujourd'hui leur équivalent en prédateurs.

De Chateauvillain sont parties pendant près d'un siècle des livraisons entières de chaussures, bottes et vêtements pour la chasse et la pêche, de la marque Le Chameau. Les hangars d'expédition de cette entreprise deviendront un espace culturel. Des œuvres d'artistes invités par Pierre Bongiovanni et les travaux de l'atelier de création y seront exposés pendant l'été 2015.

Expédition/Exposition, deux manières de dire un nouveau départ.

## **Forêt psychique**

La première forêt, c'est avant tout celle de Poucet et du Chaperon Rouge, tous les deux petits et sur un chemin initiatique. Il ne faut pas partir sans emporter de cailloux blancs dans la forêt de la dévoration ou de la perte ; avoir faim et être mangé par l'ogre ; avoir faim de rencontre et coucher avec le loup. En préfaçant Charles Perrault en 1978<sup>9</sup>, Bruno Bettelheim dit des contes de fées que « leur origine se perd dans l'obscurité qui recouvre la naissance de toutes les grandes découvertes des premiers temps de l'humanité »<sup>10</sup>.

Venir à Rouvres et intituler l'atelier "A Forest" dresse immédiatement dans la pensée une herse de troncs touffus, un emmêlement de branches et d'épines où les cheveux s'accrochent, à moins qu'une quête profonde de sens, devant l'avenir désirable et inconnu, ne prédise que mieux le face à face avec la sorcière et l'éveil de l'intuition.

De la forêt des contes à celle de Rouvres, il y a toute cette trame fantastique, ce rideau de la forêt psychique, à la fois littéraire et fantasmée, pour plonger dans les angoisses de l'homme, mettre à jour et en forme ce qui le terrifie, soutenir son courage, sa patience et son sens pratique dans les épreuves, ouvrir l'intelligence des relations à soi-même, à l'autre, au Tout-autre. S'égarer et s'en sortir.

Selon René Huyghe<sup>11</sup>, l'art a aussi cette faculté de donner une forme au tourment indéterminé et, par son extériorisation en un objet concret et regardable, de le rendre maîtrisable. Si cet objet est déplaçable dans le champ de l'esthétique par la combinaison de ses traits avec ceux d'une histoire des représentations, il transmute le chao qui le dirigeait initialement en un nouvel équilibre qu'un souci de composition ordonne.

Puiser dans l'art comme dans la signification des contes offre les moyens d'accéder à un autre état d'esprit et de le rendre lisible pour un tiers (autant pour l'artiste, le narrateur que pour l'auditeur et le spectateur). L'exorcisme s'appuie sur des données précises tout en laissant libre cours à l'imagination et convie celui qui est attentif à retrouver confiance.

Le choix professionnel de Samuel Stolarz est de proposer cet exercice d'adaptabilité à tout type de groupe et d'aborder la forêt comme lieu d'épouvante autant que d'enchantement. Il s'agit d'affronter ses propres peurs et de les dépasser, de sentir la bienfaisance des forces en présence. Alors l'aura, qui donne aux choses une forme féérique en les entourant d'une sorte de rayonnement, se laisse apercevoir. Elle est moins une lueur magique que le signe d'une grande réceptivité à l'énergie des corps. Et le petit peuple de la forêt des elfes et des lutins<sup>12</sup> à Bay-sur-Aube, entre mystères et sortilèges nous envoûte<sup>13</sup>.

J'ai été touchée par le témoignage de Stolarz à trois niveaux au moins : parce qu'il disait qu'il réalisait pleinement sa vie. Parce qu'il prenait le risque de s'occuper de choses dont on aurait pu dire, en raison de leur lien avec le surnaturel et l'imagination, qu'elles étaient à deux doigts de la forfanterie et pouvaient faire de lui un imposteur – ce à quoi l'art est exposé par bien des aspects. Mais aussi parce qu'il avait été confronté à beaucoup de violence chez des enfants d'origines différentes et avait décidé de tout mettre en œuvre pour les aider à se désarmer.

Au lieu de concevoir ses stages auprès de cinq chamans comme une étape de plus dans la manipulation, de ces formations d'amateurs vaseux qui se prennent pour des gourous et font de la thérapie à la petite semaine, je les regardais comme les étapes d'une initiation. Celle-ci l'a conduit, outre un travail sur soi et une formation à la relaxation, à trouver la paix dont la contagion procure le réconfort et davantage de solidité intérieure.

Aussi, sur ses conseils, pouvions-nous prendre dans nos poches une coquille d'escargot dans l'une et un petit caillou dans l'autre – ces objets transactionnels qui aident à gérer l'angoisse de faillir et le désir de réussir, mais surtout la peur de réussir.

## Forêt de la mémoire<sup>14</sup>

Dans la Maison Laurentine-Centre d'Art Discret qu'il dirige à Aubepierre-sur-Aube, Pierre Bongiovanni a exposé en 2010 un petit carnet trouvé par Sylvie Bryant dans les archives de sa famille. « Il est composé pour l'essentiel des lettres d'amour écrites par Jeanne Cornetet à Olivier Touilly »<sup>15</sup> (tous deux ayant habité des maisons du village situées en face l'une de l'autre).

Le découvrir, c'est le faire sur un écran d'ordinateur ou au format télé par retransmission de fichiers jpg. La possibilité de les agrandir cinq à dix fois permet de déchiffrer les mots enlacés sous la plume de Jeanne, de lire à haute voix ce qui a été chuchoté par elle, dans un petit cahier de sa sœur Alice initialement dédié à des cantiques.

Nous avons rêvé à l'écoute de cet amour, dont nous ne savions pas s'il avait été déclaré, fantasmé, ni sur la base de quels faits, consignés ou non, reposaient son déclenchement et son entretien.

Lui, n'avait pas de nom tout d'abord – nous disions *un homme, l'homme de la maison d'en face* –, puis *le moustachu*, parce qu'il a été photographié par Léon Aubry dont les plaques ont été retrouvées dans un grenier. Grâce à ces photos, Pierre Bongiovanni a su que c'était lui dans un portrait de famille, que c'était elle par ailleurs. Du texte d'un côté, des images de l'autre. Nous restons par la pensée dans cet écart, dans le même vis-à-vis que font entre elles les maisons. La rue ouverte continue d'offrir un vide, une disponibilité pour cette relation invisible. Aller de ici à là. Quand il n'y a personne, les yeux font un parcours qui ne mène à rien, sauf aux volets des fenêtres, à leur couleur bleue d'aujourd'hui. La maison où vivait Jeanne possède une roue et un petit balcon sur la rivière. Mitrailler à tout va les façades, remplir une carte mémoire d'appareil photo n'arrive pas à raviver cette idylle, ce dévalement sentimental que l'eau du moulin semble avoir emporté à tout jamais<sup>16</sup>. Et la pensée bute dans ce village où les voies peuvent pourtant s'appeler rue de L'Être et rue du Bien-Être.

Entre le début et la fin du cahier, il y a d'autres patronymes que les pages entrelacent à coups d'adresses répétées, comme pour en parfaire l'écriture sur une enveloppe admirable. À l'occasion d'un bal, d'une visite ou d'une proposition de mariage, chaque lettre recopiée commence par « Monsieur » et se termine par « Je suis votre servante », ou des salutations telles que « Souvenir affectueux », « Bon souvenir », « Mes amitiés ». Leurs destinataires se nomment Marcel Mangin, Numa Simon, Marcel Robert, Henri Lacroix, Edouard Laloux, Maurice Gabeur ou Charles Tiard. À mesure que je lis les adresses à Chaumont, Troyes, Marmesse ou Essey-les-Ponts par Chateaufvillain, Bar-sur-Aube, les routes s'étirent, les rendez-vous et leur véritable raison n'ont pas de prise. De chaque côté de la reliure, le temps qui les sépare est incalculable. Qui aurait cru que d'autres hommes encore commenceraient leur existence pour moi dans ce cahier, à travers la liste que Jeanne en a dressée<sup>17</sup>. Sitôt apparu, sitôt disparu. La guerre en a pris 16 sur 24.

Olivier Touilly a été tué, dit-on, dès les premiers combats. Le monument aux morts à Aubepierre

indique qu'il était soldat au 363<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, mort le 19 avril 1917. À cette date, il est maintenant possible d'apprendre que c'était en attaquant le Bois du Champ-du-Seigneur lors de la Bataille de Champagne. Ainsi en rend compte le tableau d'honneur que P. Chagnoux a numérisé et mis en ligne en 2011<sup>18</sup>, en vue de la commémoration du centenaire de la Guerre 1914-1918.

Olivier Touilly avait 30 ans. Il était boulanger. Un amour et un homme mort. Et toi, Jeanne Cornetet, la jeune fille ? Tu écris, ce doit être en 1913 : « [...] En attendant, sans connaître l'avenir je garderai toujours ton bon souvenir. Oh quel souvenir ? C'est toi qui a embelli le plus beau passage de ma jeunesse. C'est toi que j'ai aimé dans les deux plus belles années de ma vie, 18 et 19. Jusqu'à présent ma vie n'est pas longue, je vais avoir 20 ans ».

À ce moment-là, il n'est pas encore parti au Front, les autres non plus.

28 pages, une couverture bleue et le silence. Le silence tombé soudainement. Jours sans écho, fin du papier, outrage de la guerre, village décimé. L'espérance se transforme en insolence. Et c'est quoi la vie de Jeanne Cornetet après, pendant peut-être cinquante ou soixante ans encore ?

Comment font-ils ceux qui brodent à partir de faits connus, de quelques archives (je pense aux romans *La Femme sans sépulture* d'Assia Djebar, *Les Fantômes du Muet* de Didier Blonde) pour enclencher la vision d'une vie réelle, redonner la trame d'une biographie, la reconstituer entre allusions et menus détails, très insignifiants parfois, qui n'en apportent que mieux par leur indifférence même la marque du vrai ?

Comment la narration rend-elle crédible la fiction ? Par quel montage ?

Au cours de l'atelier, d'autres choses ont été dites, d'autres histoires sont apparues, puisque nous étions à l'affût des légendes : "Le trou de la Prussienne", "Le quartier des Africains" (2<sup>nd</sup>e Guerre Mondiale), "Le bois de l'homme mort". Elles sont presque toujours manquantes et résident toutes entières dans un lieu-dit, la référence à un événement, à quelque chose qui s'est passé mais qu'aucune carte n'a véritablement enregistré. Cela se transmet de bouche à oreille, et encore, pas à la manière du temps jadis – peu importent les déformations pourvu que la toponymie aiguise encore la curiosité, nous garantisse la présence d'un trésor enfoui par la formule : « ici, l'espace a vécu ».

## **Forêt apatride**

Quand la forêt de Rouvres est bien enracinée, l'artiste Mickaël Valet invente, lui, le concept de "Forêt apatride", à partir d'un séquoia que la foudre a abattu le 1<sup>er</sup> août 2012 à Dijon.

Cet arbre avait grandi avec son arbre frère dans le jardin du cloître du couvent des Cordeliers, à une cinquantaine de mètres de ce qui est aujourd'hui le musée d'Art sacré. Espace religieux inscrit dans le tissu urbain, invisible depuis la rue, cédé à la communauté des Dominicains par les Franciscains, abandonné, gagné par des rosiers sauvages et promis à devenir hôtel 4 étoiles. L'ensemble a été découvert en 2011 par Romain Vicari et d'autres étudiants alors en 3<sup>e</sup> année art. Ils fêteront leur diplôme sous le cloître, à la tombée du jour, avec feu de camp et conversations jusque tard dans la nuit. C'était un moment de recueil et de partage extraordinaire sur des bancs improvisés, Axel Roy me faisant visiter les lieux dans la lumière ouvreuse de son téléphone portable.

Mickaël Valet reconnaît le séquoia comme "Arbre père" et en propose la filiation, grâce aux milliers de graines que les cônes ont libérés, à toute personne soucieuse de favoriser sa descendance sur un terrain choisi.

Qui peut dire l'origine des deux arbres ayant grandi de chaque côté du bassin central de ce jardin à Dijon ? Où ai-je lu – n'est-ce pas à Paray-Le-Monial, à côté de la basilique – qu'un tel plan d'eau en pareil lieu est signe de renaissance et de fécondité ? Il est ici-bas le reflet des réalités divines. Le

jardin du cloître symbolise toute la création. Ses galeries ouvertes aux points cardinaux, les colonnes sculptées, les fleurs ont toutes un sens et permettent, selon leur espèce et leur orientation, de s'élever des formes naturelles aux vérités spirituelles qu'elles renferment tout en demeurant cachées.

L'arbre participe du lien étroit qui unit le Ciel et la Terre. Emporter la semence du séquoia, la planter, revient à déployer où que l'on aille l'image de cette rencontre. En elle s'actualise la Sierra californienne qui fut son berceau avant la Bourgogne, mais aussi le jardin originel en tant qu'il est sacré, fondateur d'engendrement et lieu du récit de la création. Sacré, l'est aussi le geste du semeur qui enfouit le germe de la forêt de demain, sacrée la forêt d'aujourd'hui, en regard des inquiétudes écologiques et de la crainte de voir disparaître un monde vivant sans lequel l'humain ne peut pas vivre.

La Forêt apatride est apparentée à un autre processus, parmi les premières œuvres de l'artiste. Intitulée *No Round Up*, puis *Ground Up Protocol*, elle est exposée actuellement à Andrésy. Après Fontaine-lès-Dijon et Berlin, elle existe sous la forme d'une petite construction en bois, élevée sur des poteaux de fer. Sa surface habitable a été calculée d'après l'assemblage d'un certain nombre de caisses qui contiennent ce qui s'est détaché des arbres sans toucher le sol et que Mickaël Valet recueille depuis 2008 au cours de ses résidences<sup>19</sup> et de ses déplacements. Écorces et feuilles, aiguilles et pommes de pin y forment par strates et par contact une nouvelle terre. De quelle nature peut bien être cet humus où se côtoient des espèces aux provenances initialement séparées ? De quelles germinations est-il le potentiel ? J'ai le mot hybride sur le bout de la langue. Chaque caisse prépare un bouquet de pérégrinations que l'artiste regarde comme "LE territoire", un stockage qui diffère beaucoup depuis sept ans, toujours mobile et inattendu. Que s'agit-il de constater ? Un système démontable, à mi-chemin entre l'observatoire, l'exposition et la pépinière ; échantillon vivant du principe naturel, synthèse végétale, prototype de la maison nomade, à méditer, à suivre...

Forêt apatride et terre sans frontière, il n'y a plus en elles ni pays ni paysage, mais des trajectoires grandes ouvertes. Elles sont loin des exemples spectaculaires liés à l'attractivité des grandes manifestations : la canopée artificielle et renversée conçue par les scénographes de Lucie Lome pour Lille 2004 ; la forêt du pavillon autrichien de l'exposition universelle de Milan, reproduisant à s'y méprendre un sous-bois humide par la ruse d'un soubassement alimenté au goutte-à-goutte.

Avec ces désignations d'un sol en négatif, je me souviens de l'étudiant soucieux du devenir des abeilles, désirant faire œuvre avec un plan de tomate cultivé « hors sol »<sup>20</sup>. Comme si le terrain était souillé, miné, insuffisant et qu'il exigeait de refaire à neuf un lit de racines sans la profondeur de la croûte terrestre. Concevoir un compost en transit paraît crucial si l'homme ne peut ou ne sait plus où se poser.

Les temps actuels sont à l'autosubsistance, cette débrouillardise respectueuse de l'environnement et combien politique dans sa prise de position dans les friches. Leur mise en valeur se vérifie à la façon dont d'autres étudiants<sup>21</sup> investissent depuis deux ans le quartier des Lentillères à Dijon, cherchant dans les creux de terre à la fois un refuge, un potager partagé, une conscience de citoyen.

Et la propagation spontanée des plantes que Mickaël Valet contemple devant le chalet municipal de Rouvres, souffle sur l'espace cet esprit d'aventure. Certains lui préfèrent le feu, craignant la vermine, les nids des rongeurs et les herbes invasives, et jugeant dépotoir ce qui n'est pas dompté. Comment l'idée de désordre vient-elle ? Ne serait-ce pas plutôt une autre forme de vitalité ? Dans cette nature qui se plante seule, Gilles Clément défend la diversité biologique. Ses livres, *Le Jardin en mouvement*, *Le Tiers-Paysage*<sup>22</sup>, argumentent pour ce libre développement des espèces devant le caractère non renouvelable à l'infini de la biomasse planétaire. À l'école nationale supérieure d'Art de Dijon, le design d'espace explore ces phénomènes et s'appuie sur l'invention du "Mur végétal" ou jardin suspendu<sup>23</sup> du botaniste Patrick Blanc, pour faire autrement sa place à la nature.

## **Forêt giboyeuse**

La forêt giboyeuse implique la chasse de mi-novembre à février, et se qualifie surtout par la variété et la surabondance des animaux sauvages se perpétuant loin des regards au milieu des bois touffus ; toute cette venaison, d'abord sur pied, vivante, merveilleuse et secrète qui, au sortir du bois et des tirs ajustés, fera les délices de la table, des peintres et des natures mortes.

Le tableau de chasse dressé tous les ans à la Saint-Hubert devant l'église d'Arc-en-Barrois et la messe transformée en fête de l'art cynégétique s'accompagnent des sonneries dédiées aux différentes espèces à la demande des maîtres chasseurs.

Dans le viseur des caméras plantées quelque part parmi les hêtres, l'œil attentif espère le surgissement d'un chevreuil, même de très loin. Un après-midi passé à l'attendre peut pourtant laisser bredouille et dans la déconvenue, alors que ce serait un stéréotype, une réponse prévisible à la patience que de voir passer d'un bord à l'autre de l'écran le bois noble du gibier. Des yeux de biches, aucun, pas davantage la queue d'un renard, pas le plus petit hanneton. En revanche, reste l'impression que l'alignement et la verticalité des hêtres donnent à la plantation l'allure d'une ville ou d'une cathédrale faite de main d'homme.

C'est à l'auberge épicerie de Rouvres que les trophées de chasse nous confirment la présence remarquable, dans les bois voisins, de cerfs et de sangliers de belle taille. Et c'est dans la lumière des néons et sur les planchers de sapin vernis de nos chalets de résidence que nous avons reçu la visite importune des éphémères et des araignées.

Christophe Cromback est lieutenant de Louveterie, fonctionnaire bénévole de l'État en relation avec le préfet et le ministère de l'Environnement. Il est allé chasser dans le monde entier (Europe, Argentine, Roumanie, Afrique) et en a rapporté des spécimens peaufinés par la taxidermie – lion, rhinocéros, éléphant, buffle, léopard, et à leurs côtés gnous et phacochères, peaux de zèbres et de serpents.

Des animaux naturalisés, j'en avais déjà vus, mais pas en si grand nombre ni avec cette élégance et cette vigueur musculaire qui donne à leurs mouvements un tel tonus – bravoure de tueur, mais surtout de sculpteur. Les formes respirent la jeunesse et la santé, parmi les tables basses et les fauteuils en cuir de la grange où s'expose la collection.

Même mort, le gibier trompe encore son monde, il paraît plus sauvage que jamais. Au lieu de vingt rabatteurs avec leurs chiens dans les limites d'un hectare et cinquante postés sur les lisières, des cervidés par dizaines, déployés en batterie sur les murs, disposés en arc triomphal, fixent l'arrivant. Les fauves nous toisent, imperturbables. Si leur insistance retourne l'affût dont ils étaient la proie en une mise en joue du spectateur, la violence du chasseur est en outre déplacée sur les rapports de prédation des animaux entre eux ou l'effort naturel que réclame leur mode de vie. Les plus beaux spécimens, après avoir été pistés, traqués, débusqués, sont figurés en situation d'attaque : léopards se jetant l'un sur l'autre ; ours bruns des Carpates, debout, prêts à se battre ; singe sur le point de bondir. Quant au geste le plus simple pour une antilope, qui consiste à manger la feuille d'un arbre, il est évidemment pour la branche la plus haute, lui faisant un cou immense et une langue en apparence trois fois plus longue que celle d'un autre herbivore !

Quelles mises en scène pourraient mieux démontrer l'adaptabilité des espèces à leur milieu ?

La tension de la chasse, par son caractère hypnotique et son périmètre organisé, en devenant tension dans la collection, se transforme en art. Et le spectacle effectivement fascine. D'autant que la paix et l'harmonie règnent incroyablement. Faut-il les lire comme la puissance de l'exploit des figures mythiques qui relèvent les défis et terrassent l'adversaire, ou comme le règne de la sagesse et de l'humilité dans l'ère nouvelle d'une création réconciliée – « le loup habitera avec l'agneau » –, telle



que l'annonce le prophète Isaïe<sup>24</sup> ?

Là où toutes les espèces figurent ensemble, Christophe Cromback s'est construit une salle de ripailles et de réceptions la plus belle qui soit, sa "grotte de Lascaux". De même qu'André Leroi-Gourhan montre comment l'emplacement du bison et du cheval dans les peintures rupestres révèle une organisation mâle et femelle du monde, une certaine formation de l'univers, Christophe Cromback expose aussi sa cosmogonie.

Dans chaque fourrure, chaque veine du cou se dessine un monde mettant à portée de la main le poitrail, le semblant des muscles, la proportion vraie des animaux. Qu'il n'y ait d'eux à moi que quelques centimètres, rend stupéfiante la possibilité de les scruter, de déciller leurs prunelles de verre. Chaque détail rehausse la taille des arbres, la tactilité des écorces, la découpe des feuilles. Ce que l'herbe a de dru et de caractéristique devient exemplaire, la perception se découvre des intensités.

Quand le chasseur collectionneur parle de sa passion, il trouve en face de lui, chez collègues et étudiants, le tiraillement que crée la panoplie somptueuse des trophées et le dégoût de la perte de si splendides créatures, de ce qui ressemble à une mort pour rien, même si leur chair est nourrissante.

Tant d'admiration pour ces êtres vivants que le désir de les voir et de les approcher s'est transformé en avoir, en possession. L'amour n'est-il pas déçu devant la souveraine indépendance des espèces, la barrière qui semble infranchissable entre elles ? Comment s'en consoler ?

Je voudrais écouter cet inconnu dont les biens reflètent les défis, l'idée d'excellence : n'être pas commun, pister la rareté, la faire sienne, être tout contre elle. Je pense aux preneurs d'images qui, par la vidéo et la photographie pour ne citer que ces moyens, s'efforcent de capter l'imprenable, de transcender ce qui est fugace et provisoire, et parfois d'y attacher leur nom. Et même sans lui, de se donner à se remémorer des circonstances toujours singulières, lesquelles, si elles ne l'étaient pas, sont passées de l'ordinaire à l'exception par le truchement d'une attente, d'une observation et d'une habileté – une synthèse d'expériences et sa trace tangible. En somme, les images comme les signes avérés d'une existence, celle-là et celle de nul autre.

## **Forêt de nuit**

Nos sens seraient-ils plus réceptifs de nuit, et les animaux moins farouches dans l'obscurité ?

Le 18 mars nous sortons, toutes lumières éteintes sauf les étoiles par milliers et les aiguilles phosphorescentes des montres. Marcher en silence dans la forêt, "en mode elfe", avec pour seules consignes de lever les genoux et de s'épargner mutuellement la gifle des rameaux en retenant leur élasticité. L'espace est d'une couleur indéfinissable, ni gris ni bleu ni laiteux, assurément sombre : arbres très foncés, ciel moyen, astres clairs. En levant les yeux, le rapprochement des cimes ménage dans les hauteurs un équivalent de chemin céleste superposé au sentier terrestre. Je me fie à ces ouvertures pour aller de l'avant.

Assis sur le talus à une centaine de mètres, après avoir avancé à tâtons en file indienne vers 23h, l'écoute n'apporte d'abord qu'un son faible mais constant. Ce pourrait être celui des voitures en contrebas, très loin sur la route, ou le passage du vent léger. Mais c'est surtout notre respiration que nous entendons et le frottement du col de nos vestes quand nous tournons la tête au moindre bruit. Nous étions habillés chaudement pour nous tenir immobiles et aux aguets.

Quelque chose en nous s'installe, ne se détend pas vraiment, s'y essaye, tente d'accueillir notre masse dans le noir, une vision presque aveugle.

Les astres scintillent par milliards dans la ramure des arbres. Je pense à la peinture symboliste, à Peter Doig, aux gouttes éclatantes semées dans les huiles de ses toiles réalisées d'après photos, à ces

halos de lumière, cercles de confusion qu'a conservés Vermeer dans ses peintures après avoir regardé dans sa chambre noire.

En arrière et à gauche, des feuilles remuent. Et ce remuement persiste par intervalles. Quoi, qu'est-ce, c'est impossible de le dire. Cela se déplace à droite et plus haut. Écarquillement de nos yeux dans l'obscurité, amplification des bruits capable de transformer la progression lente d'un scarabée au ras du sol en un fouissage de bête énorme et sauvage à quelques mètres de nous. Je revois les jambes de l'impala, effilées comme des tiges, terminées par des sabots noirs brillants, cherchant dans sa course éperdue d'animal naturalisé à échapper au léopard tout aussi naturalisé que lui. Mais rien n'arrive vraiment, ni distinct ni proche, qui porte un nom.

Si nous rêvions de voir, en fait nous ne le voulions surtout pas.

C'est au firmament que les animaux se laissent repérer : la Petite et la Grande Ourse de chaque côté du Dragon et, à quelques traits d'étoiles tout prêt de la Lyre, la constellation de l'Aigle et celle du Cygne.

### **Forêt observatoire**

À l'orée de la forêt de Rouvres, un banc abrité fait office de petite cabane ouverte sur la plaine et les collines de la vallée de l'Aube. Les céréales sont plantées depuis de longues années, le cycle des récoltes ne fait pas de doute. L'orge pousse. En regardant droit devant moi, je ne suis pas en mesure de distinguer les subtils changements que pouvait savourer l'agriculteur qui s'asseyait là tous les jours.

Dans un texte intitulé « Grilles » pour son livre consacré à l'Art minimal, Rosalind Krauss<sup>25</sup> analyse les recherches qu'a suscité la lumière au XIX<sup>e</sup> siècle : du point de vue des scientifiques pour connaître son principe, ses qualités propres – décomposition de particules, longueurs d'ondes, réfraction – et du point de vue des peintres, intéressés avant tout par ses effets sur les choses, l'appréhendant sous l'angle des modifications qu'elle inflige constamment aux apparences en les privant de couleur locale et de contours stables.

Si l'homme de la campagne connaît par cœur l'emplacement des arbres, des haies, des champs et leurs rapports, peut-être a-t-il de quoi réveiller sans cesse son étonnement devant leurs dispositions naturelles selon le moment et la météorologie. Venir et s'asseoir là, regarder et reconnaître, ne rien se dire, ne rien vouloir, s'incorporer lentement au paysage, quitter soi-même l'idée d'être une silhouette bien définie et d'un autre ordre que les bois alentours. En reprenant l'observation, j'ai des doutes, je ne suis plus tout à fait sûre de ce que j'ai vu la veille. Je manque de repères.

Une éclipse partielle de soleil est annoncée pour le 20 mars 2015. Elle coïncide avec l'équinoxe de printemps, créant une situation si exceptionnelle que je suis prête à la déception, après avoir appris les aventures de Jules Janssen et de son Revolver photographique en 1874, à l'occasion d'une éclipse de soleil par Vénus<sup>26</sup>. Ce phénomène astronomique, qui se reproduit deux fois tous les 113 ans à 8 ans d'intervalle, met en ébullition la communauté scientifique d'alors dans les deux hémisphères. Il réclame des mois de préparatifs, des tonnes de matériel transportées à dos d'âne et par bateau en bravant les typhons, jusqu'à édifier des observatoires, pour finir à moitié enregistré et à peine mesurable parce que des nuages sont passés. Tout était prévu, sauf ça ! La photographie ne devait-elle pas être « la rétine du savant » ?

Les paires de lunettes en carton que collectionne Lydie Jean-Dit-Pannel et qu'elle a apportées pour le jour J, dont la plus ancienne date de 1932 et les plus récentes de 1999, quoique périmées contre l'éblouissement, disent l'espoir vaincu.

Pour la revue Opossum

Cette exception est aussi servie par la présence, chez Mickaël Valet, d'un numéro de *Paris-Match*, consacré le 14 juin 1969 aux fabuleuses photos d'Apollo X avant l'alunissage<sup>27</sup>. Sur la couverture en trois bandeaux, la terre se laisse apercevoir, objet rond et plein d'écume, non plus planète mais motif au bout d'une lorgnette. Sans doute la conception de notre place dans l'univers est-elle radicalement changée depuis ce recul, cette saisie optique qui tient tout entière sur une page de magazine.

« - Pas question d'orienter les caméras vers le soleil, vous flingueriez les capteurs de lumière ! » Dans la clairière du lieu-dit le Pré Coco, l'éclipse commence à 9h26. Pour en garder la trace, les objectifs sont tournés vers les arbres : 13 ou 22 d'ouverture, 100 ou 80 de vitesse, 100 ou 250 iso en fonction du boîtier (Canon ou Nikon D800). Rien de tel qu'une observation indirecte. Les lentilles d'une paire de jumelle, astucieusement calée sur une souche<sup>28</sup>, renvoient sur un papier blanc l'image inversée du déplacement de la lune sur le disque solaire. À 9h42 l'éclipse est aux 1/5<sup>e</sup>, à 10h aux 2/3. Vers 10h25, nous nous rendons compte que la température a nettement baissé, nos mains sont glacées et les teintes dominantes sont froides. Quelques minutes plus tard, le soleil croît de nouveau et suivra normalement son cours après 11h. À aucun moment les oiseaux ne se sont tus<sup>29</sup> malgré l'évanouissement de la lumière.

La prochaine éclipse totale aura lieu le 3 septembre 2081.

Que la forêt soit mode de vie, foncier, matériaux ou présences vivantes, elle devient ce carrefour disponible à des attentes différentes. Loin de hiérarchiser les passions, elle légitime au contraire leur coexistence.

Un atelier de création est une véritable machine à penser. Celui qui prend la parole est écouté. La formulation, l'approfondissement de sa pensée rend chacun plus exigeant et plus attentif à son propre désir. Alors la séduction, la concurrence et le jugement cèdent la place à l'essentiel. Tous sont témoins d'une dynamique vivifiante où le processus compte autant que le résultat.

Se mettre à plusieurs en atelier, c'est se mettre en état de réceptivité pour permettre que surgisse ce que personne ne pensait trouver ou n'aurait osé chercher seul. Les cinq jours passés en Haute-Marne montrent que là se tisse une étoffe, celle de chacun avec les éléments dont il dispose et qu'il assemble au bénéfice du collectif qui assiste à son articulation dans la liberté. À partir d'un déjà là, de ce qui survient et des énergies du groupe, se construit ce qu'il y a de plus singulier dans l'expérience personnelle. Les projets s'épanouissent. Les richesses de la vallée de l'Aube en font un territoire métis, le lieu d'une pluralité de points de vue et d'un aiguisement de la perception. Ainsi en va t-il du regard aigu devant la collection de trophées de chasse et de la cécité dans la nuit, comme la conscience des mouvements en nous et autour de nous.

Comme le dit Mickaël Valet, l'humain cherche une symbiose avec l'environnement et il y trouve un inconfort. La justesse n'est peut-être pas d'en extraire seulement ce qui nous enchante ou de trouver refuge dans un paradis perdu capable de nous consoler des temps arides que nous traversons, mais de se risquer dans la rencontre et d'en accueillir l'inattendu.

Martine Le Gac

**Merci à Marie-Solange et Pierre Bongiovanni, Jean-Michel Cavin, Dominique Cosalter et André Mitaut, Christophe Cromback, Thierry Douard, Benoît Heitz, Samuel Stolarz, Mickael Valet, Mireille de l'auberge "Au sanglier" à Rouvres, et à l'École Nationale Supérieure d'Art de Dijon**

---

## Notes

- <sup>1</sup> Pierre Descola, *La Composition des mondes – Entretien avec Pierre Charbonnier*, Flammarion, 2014.
- <sup>2</sup> Lucie Douriaud cherche précisément à en rendre compte, à travers les restitutions photographiques d'une combinaison de matériaux naturels et synthétiques ou d'un travail de retouche.
- <sup>3</sup> Justine Caillaud a réalisé ces vidéos, ainsi que d'autres qui entretiennent l'ambiguïté entre mouvement et arrêt sur image.
- <sup>4</sup> Julie Betems, nouvelle ondine, questionne en voix off le statut des femmes, dans ce fabuleux "décor" qu'elle suscite.
- <sup>5</sup> Christian Signol, *Au cœur des forêts*, Albin Michel, 2011.
- <sup>6</sup> Rémi Caritey, *Les Vertiges de la forêt – Petite déclaration d'amour aux mousses, aux fougères et aux arbres*, collection « Petite philosophie du voyage », Transboréal, 2011.
- <sup>7</sup> Maxime Velé, inspiré par le roman d'Italo Calvino, *Le Baron perché*, (1957) projette de vivre au milieu des branches le temps de l'atelier. Il s'agit d'adopter un point de vue surélevé. C'est finalement dans le tronc creux d'un tilleul du XVIII<sup>e</sup> siècle à Rouvres qu'il trouvera des résonances ancestrales.
- <sup>8</sup> Coline Jourdan, dans ses photographies de forêt, a mêlé la chimie du révélateur et celle des pesticides pour donner à voir dans les images ce que pourrait être leur action invisible et néfaste sur les lieux.
- <sup>9</sup> Charles Perrault, *Contes*, Poche, 1978.
- <sup>10</sup> Nicolas Graff interroge la façon dont la forêt est un espace privilégié pour les récits mythologiques, notamment à travers la figure des Amazones. Cf. le livre de Robert Harrisson, *Forêts – Essai sur l'imaginaire occidental*, Flammarion, 1992.
- <sup>11</sup> René Huyghe, *Les Puissances de l'image – Bilan d'une psychologie de l'art*, Flammarion, 1965.
- <sup>12</sup> Pierre Dubois, Claudine et Roland Sabatier, *La Grande Encyclopédie des lutins*, 1992 – *La Grande Encyclopédie des fées*, 1996 – *La Grande Encyclopédie des elfes et autres petites créatures*, Hoëbeke, 2004.
- <sup>13</sup> Miléna Cortet tire profit du mystère des forêts et du jeu de coulisse visuel des arbres pour en faire un lieu d'errance ou d'étrange disparition.
- <sup>14</sup> Jacques Prévert, « Cet amour », in *Paroles*, Gallimard, 1972 : « [...]Toi ne nous oublies pas / Nous n'avions que toi sur la terre / Ne nous laisse pas devenir froids / Beaucoup plus loin toujours / Et n'importe où / Donne-nous signe de vie / Beaucoup plus tard au coin d'un bois / Dans la forêt de la mémoire / Surgis soudain / Tends-nous la main / Et sauve-nous. »
- <sup>15</sup> Site internet de la Maison Laurentine : <http://association.laurentine.net/>
- <sup>16</sup> Roxane Dasseux, dans le balayage optique qu'elle a pu réaliser de cet endroit, en a restitué la dimension fragmentaire.
- <sup>17</sup> Jules Brigandet, Louis Rigollot, Léon Rigollot, André Genetet, Louis Langinieux, Marcel Langinieux, Albert Raviot, Gaston Raviot, Emile Matrichet, Paul Matrichet, Olivier Touilly, Marcel Mangin, Numa Simon, Clovis Simon, Marcel Briot, Maurice Gabeur, Jean-Baptiste Gabeur, Marcel Lagerot, Charles Tiard, Louis Margue, Emile Cornetet, Henri Lacroix, Marcel Robert, Edouard Laloux.
- <sup>18</sup> <http://tableaudhonneur.free.fr/363eRI.pdf>, p. 10 à 13 : « Bataille de Champagne (avril-mai 1917). Après une période d'instruction de 15 jours au Camp de Mailly, le 363<sup>e</sup> R.I. vient occuper le secteur Saint-Thierry – Villers-Franqueux. Il s'organise en secteur d'attaque pendant la période du 19 janvier au 15 avril 1917, et se prépare à entrer dans la bataille. Pertes pendant cette période : Troupes, 62.  
Combat du 16 avril 1917 (Défense de la voie ferrée Reims-Guignicourt) [...]  
Combat du 19 avril 1917 (Attaque du « Champ-du-Seigneur »). Le 363<sup>e</sup> R.I. attaque, le 19 avril 1917, le Bois du Champ-du-Seigneur, en liaison à droite avec le 35<sup>e</sup> R.I., à gauche avec le 229<sup>e</sup> R.I. L'attaque est menée par deux bataillons. Sorties de leurs parallèles de départ avec un élan magnifique, nos troupes sont prises, dès le début, sous un feu violent de mitrailleuses. Elles progressent, malgré de lourdes pertes, et quelques éléments abordent la lisière. Mais, décimées par le feu intense des mitrailleuses et de l'artillerie, elles s'arrêtent après avoir gagné 400 mètres de terrain, et s'y accrochent. Les régiments de droite et de gauche n'ayant pu, d'autre part, atteindre leurs objectifs, l'attaque est arrêtée et on organise le terrain conquis. Pertes du 16 au 19 avril 1917 : Officiers, 18 ; Troupe, 142. »
- <sup>19</sup> « Dans les plis de l'obéissance au vent », à Rouvres en relation avec La Maison Laurentine-Centre d'Art Discret.
- <sup>20</sup> Pierre Larive est très attentif au devenir du monde dans ce qu'il a de plus fragile et dont la ruche ou la forêt sont aujourd'hui des emblèmes.
- <sup>21</sup> Charles Thomassin et consort.

<sup>22</sup> Gilles Clément, *Le Jardin en mouvement*, Pandora, 1991 – *Le Jardin planétaire* (avec Claude Eveno), L'Aube/Château-Vallon, 1997, (exposition La Villette, Paris 1999-2000) – *Manifeste du Tiers-Paysage*, Sujet/Objet, 2003.

<sup>23</sup> Patrick Blanc, *Le Mur végétal, de la nature à la ville*, Michel Lafon, 2009.

<sup>24</sup> Bible, Isaïe 11, 6-8 : « En ce temps-là, le loup habitera avec l'agneau, la panthère se couchera près du chevreau. Le veau, le lionceau, et le bétail qu'on engraisse seront ensemble et un petit garçon les conduira. La vache et l'ourse auront même pâturage, leurs petits auront même gîte ; Et le lion comme le bœuf mangera de la paille ; le nourrisson jouera près du trou de la vipère. »

<sup>25</sup> Rosalind Krauss, *L'originalité de l'avant garde et autres mythes modernistes*, Macula, 2000.

<sup>26</sup> Monique Sicard, « Passage de Vénus – Le Revolver photographique de Jules Janssen » in Revue *Etudes Photographiques*, Société Française de Photographie (SFP), n° 4, mai 1998, p. 44-63.

<sup>27</sup> « Sur la surface ravagée de la lune, la terre se lève. », Revue *Paris-Match*, n° 1049, 14 juin 1969. Le numéro historique sera le n° 1058 du 16 août 1969.

<sup>28</sup> Lionel Thenadey a mis au point ce système qui protège nos yeux.

<sup>29</sup> Jean-Christophe Desnoux nous a sensibilisés aux sons.